Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac ST2S, veuillez visiter :
bacst2s.fr/annales-sujets-et-corriges

# BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

**SESSION 2025**

## FRANÇAIS

## ÉPREUVE ANTICIPÉE

Durée de l'épreuve : 4 heures
Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 9 pages, numérotées de 1/9 à 9/9.

**Vous traiterez, au choix, l'un des deux sujets suivants :**

## 1- Commentaire de texte (20 points)

*Objet d'étude : la poésie du XIXe siècle au XXIe siècle*

**Texte : Charlotte Delbo, *Une connaissance inutile*, 1970.**

*Durant la Seconde Guerre mondiale, Charlotte Delbo et son mari s'engagent dans la Résistance. Ils sont arrêtés en mars 1942 et envoyés en prison. Son mari est fusillé au mois de mai tandis que Charlotte Delbo est déportée dans plusieurs camps.*

Je lui disais mon jeune arbre
Il était beau comme un pin
La première fois que je le vis
Sa peau était si douce
la première fois que je l'étreignis
et toutes les autres fois
si douce
que d'y penser aujourd'hui
me fait comme lorsqu'on ne sent plus sa bouche
Je lui disais mon jeune arbre
lisse et droit
quand je le serrais contre moi
je pensais au vent
à un bouleau ou à un frêne[1]
Quand il me serrait dans ses bras
je ne pensais plus à rien.

*

Qu'il est nu
celui qui part
nu dans ses yeux
nu dans sa chair
celui qui part à la guerre
Qu'il est nu
celui qui part
nu dans son cœur
nu dans son corps
celui qui part à la mort.

*

Au seuil de la prison
au matin de la séparation
un vingt et un mars

[1] Bouleau, frêne : deux variétés d'arbres.

Il fait le temps des abandons
des bras dénoués
des lèvres sèches

Il fait le temps de la saison
du ciel lavé
des jonquilles[2] fraîches.

*

Je l'appelais
mon amoureux du mois de mai
des jours qu'il était enfant
heureux tellement
je le laissais
quand personne ne voyait
être
mon amoureux du mois de mai
même en décembre
enfant et tendre
quand nous marchions enlacés
la forêt était toujours
la forêt de notre enfance
nous n'avions plus de souvenirs séparés
il embrassait mes doigts
ils avaient froid
il disait les mots que disent les amoureux du mois de mai
j'étais seule à entendre
On n'écoute pas ces mots-là
Pourquoi
On écoute le coeur qui bat
On croit pouvoir toute la vie les entendre
ces mots-là tendres
Il y a tant de mois de mai
toute la vie
à deux qui s'aiment.

Alors
ils l'ont fusillé un mois de mai

*

Vous ferez le commentaire de ce texte en vous aidant des pistes suivantes :

- Le souvenir poétique d'un amour tendre et sensuel.
- Une évocation hantée par la mort et la guerre.

[2] Jonquilles : fleurs du printemps.

**2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)**

*Objet d'étude : la littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle*

Le candidat traite, compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, l'un des trois sujets suivants :

**A -** Rabelais, *Gargantua*, chapitres XI à XXIV / parcours : la bonne éducation.

**Texte : Agnès Desarthe, « Où je suis quand je lis ? », *Lire est le propre de l'homme*, 2011.**

Ce qui me frappe, quand j'observe la place du livre dans notre société, c'est sa parfaite inadéquation du point de vue du temps : un livre s'écrit lentement, il se lit lentement. La lecture, même lorsqu'il s'agit de poèmes, de nouvelles ou de récits courts, s'inscrit dans la durée. Or, nous vivons dans un monde spectaculairement morcelé, rapide, efficace. Je ne dis pas que c'était mieux avant. Je constate simplement que, dans le monde où nous vivons, le livre, qui est lien, qui est présence, lenteur et silence, détonne.

Je songe à un élève de CE2 qui, lors d'une rencontre, s'est écrié :

— Mais où je suis quand je lis ?

Il était affolé. Je lui ai demandé de s'expliquer et il a déclaré :

— Quand je suis à la maison et que je lis, parfois, ma mère m'appelle ; elle est dans la même pièce que moi ; je l'entends, mais je ne peux pas lui répondre. C'est comme si elle était très loin. On est ensemble, mais je ne suis pas là.

Puis il a répété, et cette fois l'exaltation[1] l'emportait sur l'inquiétude :

— Mais où je suis quand je lis ?

On pourrait croire, à l'entendre, que le livre est vécu comme un instrument de séparation, de morcellement (un de plus). C'est exactement le contraire. Quand cet enfant lit, quand nous tous nous lisons, nous sommes dans la littérature, unis, par un lien transcendant[2], au reste de l'humanité ; nous habitons un lieu commun et explorons une utopie qui mêle l'intime à l'universel. Ainsi la littérature est-elle autant un instrument d'émancipation qu'un outil de socialisation. Un genre d'objet transitionnel[3], un doudou de papier. Mais c'est trop peu, et j'ai, de plus, appris à me méfier des métaphores empruntées au monde de l'enfance, car c'est un univers que presque personne ne prend au sérieux. […]

Qu'on lise un roman classique ou un récit déstructuré, un sonnet ou une page de prose poétique, on procède par identification. Identification au personnage, ou au narrateur, mais également identification à l'écrivain ou à la langue, ou encore au livre lui-même.

Il s'agit de sortir de soi, de se quitter, de présupposer une altérité[4] séduisante, d'accepter de s'y laisser mener. « Où je suis quand je lis ? », mais aussi : « Qui je suis quand je lis ? » Je suis tour à tour le personnage, l'auteur, le mot, l'aventure. Je me dissous,

[1] Exaltation : ardeur, grande excitation.
[2] Transcendant : qui nous dépasse et nous élève.
[3] Transitionnel : qui apporte du réconfort.
[4] Altérité : caractère de ce qui est autre, extérieur à soi.

et le fait que j'agrée[5] volontiers cette petite disparition n'a rien à voir avec la haine de soi et tout à voir avec l'amour de l'autre.

Les mécanismes que je décris ne sont évidemment pas systématiques, ils sont en revanche facilités, rendus possibles par la lecture. On le vérifie dans les instants les plus critiques. Je pense à *Si c'est un homme*[6], de Primo Levi, et plus particulièrement au moment où les déportés se récitent des vers de Dante Alighieri[7]. Quand il ne nous reste rien, le souvenir de ce qu'on a lu demeure en nous ; il survit et nous survivons avec lui. […]

C'est pourquoi il est nécessaire de poursuivre la lutte, pour préserver et développer le goût de la lecture dans un monde où la violence se déploie de façon inquiétante, parce que la lecture constitue un contre-pouvoir, un refuge. Elle a l'immense mérite de nous rappeler que nous appartenons à une communauté. Peut-être s'agit-il d'une utopie, comme je l'ai dit plus haut, mais je ne crois pas qu'il puisse exister d'art littéraire en dehors de l'utopie humaniste. Le simple fait de rêver que quiconque puisse vous lire est si farfelu, si irréaliste, qu'il témoigne d'une foi touchante dans l'existence d'un espace commun, d'une commune curiosité pour ce qui fait de nous ce que nous sommes.

Mais supposons un instant que je me sois trompée, que le monde dans lequel nous vivons ne soit ni dur, ni violent, et que l'espèce humaine et la civilisation ne soient pas si menacées que cela, finalement. Que reste-t-il de notre mission ? Que reste-t-il de nous ? Nous, les super-héros défenseurs de la littérature ? Restent nos index timides pointés vers la liberté, vers un plaisir quasiment gratuit.

C'est là, à portée de main, ça ne tombe jamais en panne, ça tient au creux de la paume, c'est un miroir, une machine à remonter le temps, une porte ouverte sur l'autre, c'est un livre.

(770 mots)

**Contraction**

Vous résumerez ce texte en 193 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : votre travail comptera au moins 173 mots et au plus 213 mots.
Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

**Essai**

*Pensez-vous qu'une bonne éducation soit « une porte ouverte sur l'autre » (l.51) ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *Gargantua* (chapitres XI à XXIV) de Rabelais, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[5] J'agrée : j'accepte, je consens à.
[6] Dans ce récit autobiographique, Primo Levi raconte sa survie dans le camp d'Auschwitz.
[7] Dante Alighieri est un poète du Moyen Âge.

**B –** La Bruyère, *Les Caractères*, livre XI « De l'Homme » / parcours : peindre les Hommes, examiner la nature humaine

**Texte : Louis Van Delft, *Les Moralistes. Une apologie*, 2008.**

Aujourd'hui, déjà le seul mot *moraliste* a mauvaise presse[1]. Le plus souvent, on ne le distingue pas seulement de *moralisateur*. Le personnage lui-même, quand il n'est pas tout bonnement relégué aux oubliettes ou même diabolisé, demeure profondément méconnu. Très généralement, on le prend pour ce qu'il est bien parfois, mais qu'il est loin d'être toujours. Beaucoup ne retiennent que son cousinage (avéré, mais dont il a souvent, dès l'âge classique, su adroitement se dégager) avec le prédicateur[2]. Dans la plénitude de son statut et de sa fonction, il fut, il demeure un guide, un *guide de vie*. […]

L'étonnant, le prodige, le sujet de stupéfaction dont on ne revient pas, que Pascal[3] aurait attribué à une action « surnaturelle », c'est le sommeil, l'apathie, la léthargie du public *devant son propre sort*, *son propre intérêt*. Car paradoxalement, encore, le moraliste (entendons celui des siècles passés) est un auteur dont le propos ne roule sur strictement rien d'autre que sur ce qui concerne au tout premier chef[4] le lecteur, et même, plus que tout autre, le lecteur d'aujourd'hui. Il a médité précisément sur tout ce qui pose problème, inquiète, tourmente plus que jamais. Toutes les questions auxquelles nous nous cognons, ou que nous ne nous posons même plus, sur le sens de notre vie, sur l'« humain voyage » et la direction à choisir, sur la partie qu'il nous faut tenir sur « le théâtre du monde », sur les valeurs, le bien et le mal, le devoir, l'honneur, le bonheur…, tout cela, ces écrivains l'ont dégrossi, clarifié, déchiffré. Ils l'ont constitué en authentique *trésor*[5] (dans l'acception plénière du terme, lesté de mémoire culturelle). Or, ils se retrouvent enfermés dans la trappe de Jarry[6].

Par eux-mêmes, mais non moins par la constante « rumination » des écrits de leurs devanciers, ils n'ont cessé de tourner et retourner les grandes questions qui se posent à tout « nouveau venu dans le monde » (La Fontaine). Nous ne cessons d'évoquer, de déplorer le manque de « repères » ou, avec davantage de désarroi encore, de « sens ». Mais toutes les questions que nous pouvons nous poser, l'humanité se les est posées depuis la nuit des temps ! Les moralistes sont comme des archivistes[7] – mais sans la poussière et les parchemins devenus indéchiffrables. Ils ont tenu les archives de la (més)aventure existentielle[8]. Ils ont recueilli, collecté tous les « cas de figure » existentiels, tous les dilemmes, inventorié tous les pièges, peint toute la galerie des « caractères », pesé le pour et le contre de toutes les attitudes, de tous les « choix de vie » possibles. Et bien loin de réunir cette énorme masse en de pesants in-folio[9] comme ces *Théâtres* encyclopédiques dont nous parlerons plus loin, pour se faire lire, pour nous guider, nous éclairer, nous faire éviter les faux pas de toute sorte et contourner des abîmes, ils n'ont

[1] Mauvaise presse : mauvaise réputation.
[2] Prédicateur : celui qui prêche, qui incite à adopter une conduite dictée par la religion.
[3] Pascal : philosophe et mathématicien du XVIIe siècle.
[4] Au tout premier chef : principalement.
[5] Trésor : au sens premier, objet de valeur accumulé à travers le temps.
[6] Trappe de Jarry : référence à la pièce de théâtre *Ubu Roi* d'Alfred Jarry dans laquelle une trappe permet de se débarrasser de tous les personnages qui dérangent.
[7] Archivistes : conservateurs des archives.
[8] Aventure existentielle : existence, vie humaine considérée comme une aventure.
[9] In-folio : livres.

cessé de décanter[10], polir et limer le trésor d'expérience existentielle, de nous accompagner, comme fraternellement.

La chose est entendue : il se trouve, dans leur corporation (ou compagnie), des cuistres[11], des charlatans, d'intarissables bavards, des écrivains qui ignorent jusqu'aux rudiments[12] de l'art d'écrire et de s'adresser à autrui. Cela n'enlève rien à l'énormité du paradoxe. Ils sont devenus des « voix clamant dans le désert », au moment même où nous ne cessons de faire état de notre mal-être, voire de notre malheur d'être, de notre perplexité, de notre désarroi[13] devant l'énigmatique condition qui nous est imposée plus fortement qu'aucun impératif catégorique[14] : exister. […] Il est de plus patent[15] que le moraliste aggrave son cas, du moment qu'il se pose, bien naïvement, en auteur supérieur à son public.

Le public d'aujourd'hui en veut au moraliste parce qu'il se permet de reprendre les gens, parce qu'il s'exprime en Caton, en Alceste[16], en procureur, prédicateur, sermonnaire[17], directeur de conscience. Dès ce moment, l'amour-propre fait son entrée sur la scène et tient sans relâche sa partie. Le lecteur se rebiffe[18], n'étant rien moins que disposé à se laisser dicter la conduite de sa vie par un pontife au petit pied[19] qui ne tient son « autorité » de nul que de lui-même. Au principe de la disgrâce[20] du moraliste, on trouve donc l'amour-propre, le fameux « amour de soi », sorte de « noyau dur » autour duquel gravite une bonne partie de la pensée « morale » classique.

(735 mots)

**Contraction de texte**

Vous résumerez ce texte en 184 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : votre travail comptera au moins 165 mots et au plus 203 mots.
Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de la contraction, le nombre total de mots utilisés.

**Essai**

*« Toutes les questions auxquelles nous nous cognons […] tout cela, ces écrivains l'ont dégrossi, clarifié, déchiffré » (l.14-18).*
*Les œuvres qui peignent les hommes permettent-elles de nous guider dans l'existence ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur le livre XI des *Caractères* de La Bruyère, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

---

[10] Décanter : clarifier.
[11] Cuistres : hommes ridicules qui se prétendent savants.
[12] Rudiments : bases, connaissances élémentaires.
[13] Désarroi : trouble profond, malaise, détresse.
[14] Impératif catégorique : loi morale absolue.
[15] Patent : évident.
[16] Caton et Alceste : philosophe antique et personnage théâtral, qui portent un jugement sévère sur autrui.
[17] Sermonnaire : auteur de discours moralisateurs.
[18] Se rebiffe : proteste vivement.
[19] Pontife au petit pied : image moqueuse, qui désigne un dignitaire de l'Église qui n'est pas à la hauteur de sa charge.
[20] Disgrâce : discrédit, perte de la considération.

**C -** Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (du préambule au postambule) / parcours : écrire et combattre pour l'égalité.

**Texte : Sabine Melchior-Bonnet, *Le Rire des femmes,* 2021.**

Le rire est contraire à l'image de la femme modeste et pudique. Les usages du monde sont formels : si le rire de l'homme est considéré comme une juste récréation ou un remède à sa mélancolie, une femme qui rit risque toujours de passer pour une effrontée[1], une luronne paillarde[2], une folle hystérique[3], ou encore de perdre sa séduction et d'être cataloguée en garçon manqué. Glousser, pouffer, hurler, se pâmer[4], le langage du rire est déjà en partie sexué, organisé en trivial[5] ou indécent. Durant des siècles, le rire féminin est resté sous surveillance, toléré à condition de se cacher derrière l'éventail. […]

Revanche des femmes à qui ont été refusées longtemps l'instruction, la parole et l'écriture, la conquête du rire leur offre un terrain de liberté où elles proclament leur bonne santé en posant un regard affûté sur la société et sur elles-mêmes. Le chemin a été long. Il ne s'agit pas de prétendre que les femmes d'autrefois ne riaient pas, mais que le discours moral et les normes de la politesse jugeaient le rire susceptible de pervertir la féminité. « Rien n'est moins féminin que le vaudeville et la farce[6] », remarquait Adrienne Monnier, éditrice et libraire, célèbre pour son regard critique (*Les Gazettes,* 1925-1945). Le rire a gardé un pouvoir de subversion et la société n'a cessé de se méfier des rieuses.

Première évidence : faire rire est jusqu'à des temps récents une prérogative[7] masculine. Il faut l'autorité, la supériorité de l'esprit fort, voire un certain despotisme, pour détourner un interlocuteur ou un auditoire du sérieux et de la raison. À l'inverse, rire c'est se livrer, abdiquer la maîtrise de soi. Jusqu'à une époque récente, on ne trouve pas de professionnelle du rire. Pas ou très peu de femmes clowns, pas de caricaturistes. Au théâtre, pas de comédiennes désopilantes[8], arrachant des larmes de joie par ses grimaces et ses contorsions[9] : les rôles de vieilles bavardes ridicules, Pernelle, la comtesse d'Escarbagnas, sont interprétées par des hommes. Colombine[10], friponne ingénue, ne renonce jamais à sa séduction quand elle joue des tours et elle laisse à Arlequin le soin de dire des grossièretés et des mots drôles. […]

Deuxième évidence : le rire a une fonction relationnelle. Il fait partie de l'échange social et il est communicatif ; les femmes tristes sont « fâcheuses[11] », les femmes gaies agrémentent[12] les rencontres. Mais il doit être strictement tenu sous contrôle. Les règles de la bienséance[13], de plus en plus sévères au cours des siècles, ont pour mission d'endiguer[14] une peur masculine ancestrale devant un rire féminin débordant, surgi des profondeurs

[1] Une effrontée : une femme insolente, au comportement osé et impertinent.
[2] Une luronne paillarde : une femme au comportement osé, déluré, grivois.
[3] Hystérique : furieux, forcené.
[4] Se pâmer : ici, suffoquer à force de rire.
[5] Trivial : vulgaire, grossier.
[6] Le vaudeville ou la farce sont deux types de pièces de théâtre comiques.
[7] Prérogative : avantage, droit, pouvoir.
[8] Désopilant : qui provoque le rire ou déchaîne la gaieté.
[9] Contorsion : mouvement désarticulé et violent, crispation.
[10] Colombine : personnage de servante dans le théâtre italien, à l'esprit vif et la malice spontanée.
[11] Fâcheux : importun, désagréable.
[12] Agrémentent : rendent agréables.
[13] Bienséance : ensemble de règles de politesse et de normes morales.
[14] Endiguer : contenir, modérer.

d'un corps étrange et inquiétant. Les rôles ne sont pas interchangeables. Il revient à l'homme de relever la conversation en susurrant des plaisanteries, plus ou moins osées ; à la femme d'en goûter pudiquement le condiment[15], en cachant bien son rire derrière son touret de nez[16]. […]

Virginia Woolf s'est intéressée, toute jeune, au rire des femmes et elle réclamait pour ses romans le droit de renverser l'ordre du monde, de « rendre sérieux ce qui semble insignifiant à un homme, rendre quelconque ce qui lui semble important ».

De cette inversion des valeurs, surgit une force comique qui disqualifie le sérieux comme seul accès à la vérité. L'admirable portrait qu'elle trace de sa mère, une femme en retrait, illustre l'idée qu'elle se fait du cœur et de l'esprit féminin : pénétrée du tragique de la vie, mais toujours à l'affût de ces petits moments comiques ou grotesques qui scandent la fuite du temps, sa mère, telle une Parque[17], « parvenait à donner une inimitable splendeur au spectacle de la vie, comme si elle le voyait bel et bien composé de fous, de clowns, de reines superbes, immenses cortèges en marche vers la mort » (*Instants de vie*). Le rire des femmes est un rire retenu, qui jaillit soudain devant les incongruités[18] de la vie.

L'arrivée en force des professionnelles du rire dans le dernier quart du XX$^{e}$ siècle a quelque chose de révolutionnaire. Elles revendiquent toutes les formes du rire et refusent les tabous attachés à l'image de la féminité. Elles affrontent la scène publique et s'investissent sur les terrains où s'exerçait le rire des hommes : théâtre, cinéma, cabarets, caricatures, sketches. Leur regard neuf et critique offre une revanche à toutes les prisonnières de l'omnipotence[19] patriarcale. La conquête du rire est prise de pouvoir ; elle est aussi libération du corps, jouissance, indépendante de toute recette. Jubilatoire[20] et saugrenu[21], ou corrosif et démystificateur, le rire balaye tout sur son passage et ressemble parfois à une danse sur un volcan.

(777 mots)

**Contraction**

Vous ferez la contraction de ce texte en 195 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : les limites sont donc fixées à au moins 175 mots et au plus 215 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

**Essai**

*Dans le combat pour l'égalité, faut-il selon vous toujours faire preuve de sérieux et de raison ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (du préambule au postambule) d'Olympe de Gouges, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[15] Condiment : substance qui donne de la saveur aux aliments, qui en relève le goût.
[16] Touret de nez : terme vieilli qui désigne un masque couvrant le pourtour des yeux et le nez.
[17] Parque : personnage de la mythologie antique, qui déroule le fil de la vie des hommes et le coupe.
[18] Incongruité : bizarrerie.
[19] Omnipotence : toute-puissance.
[20] Jubilatoire : réjouissant à l'extrême.
[21] Saugrenu : farfelu, insensé.

Copyright © 2026 FormaV. Tous droits réservés.

Ce document a été élaboré par FormaV© avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV©, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV© se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.